SECTION
DU THÉATRE-FRANÇAIS, DITE DE *MARSEILLE*,

CÉRÉMONIE RÉPUBLICAINE,

En mémoire des braves Citoyens, des généreux Marseillois, et des Fédérés des Départemens, morts glorieusement à la journée mémorable du 10 Août 1792.

Présidence de MOMORO.

Séance du 4 Novembre 1792, l'an premier de la République Française.

Le dimanche 4 novembre 1792, l'an 1er de la république, sur l'invitation de la section à toutes les autorités constituées de Paris, aux 47 autres sections, à la force armée, aux fédérés et aux Marseillois, de se rendre à une cérémonie républicaine, en l'honneur des braves défenseurs de la liberté et l'égalité, morts glorieusement à la journée du 10 août; les citoyens appelés se sont rendus aux Cordeliers. La cérémonie a été ouverte par le président. Ensuite un discours a été prononcé par le citoyen Chaumet;

lequel a été généralement applaudi; des strophes analogues aux circonstances ont été chantées, et accompagnées de musique.

Le président a fait ensuite un petit discours, et a reçu de tous les citoyens le serment d'être fidèles à la république, et de maintenir toujours les droits de la république.

Les députations et la force armée, ayant à leur tête le président Momoro, accompagnées du département et de la commune, ont fait le tour du catafalque, et y ont placé des couronnes civiques; ensuite le cortège a repris sa place, et le président a terminé la cérémonie en adressant ces mots aux citoyens qui y avaient été appelés:

“ Citoyens, la section du Théâtre-
„ Français ne vous adressera aucuns re-
„ mercîmens; vous avez joui comme elle
„ d'un sentiment délicieux : votre admi-
„ ration est la même, et notre satisfac-
„ tion est commune; imitons les braves
„ gens que nous avons rappelés à notre
„ souvenir; soyons entièrement dévoués
„ aux intérêts de la patrie; que l'union et
„ la fraternité nous lient étroitement. „
Vive la république.

Tous les citoyens ont répété *vive la république*, au milieu des transports d'une joie fraternelle et pure.

Ensuite le baiser de paix a été donné au président et au citoyen orateur par les Marseillois, les députations, les ci-



toyens et citoyennes. Le bataillon de Marseille a été reconduit à sa caserne par celui de la section du Théâtre-Français, en s'entre-mêlant dans les rangs.

C'est ainsi que s'est terminée une cérémonie qui a satisfait universellement tous les citoyens, et causé des regrets à ceux qui n'ont pu s'y rendre. L'impression du discours de l'orateur, la réponse du président et le procès-verbal, a été demandée et décidée, ainsi que l'envoi à toutes les sections de la république française.

MOMORO, *président de la section du Théâtre-Français, dite* de Marseille.

DISCOURS

Prononcé par ANAXAGORAS CHAUMET, *citoyen de la section du Théâtre-Français, dite* de Marseille.

Ils firent leur devoir, ils moururent en défendant la patrie.

FRÈRES,

Ce fut ici qu'ils jurèrent de vaincre la tyrannie, et la tyrannie est vaincue.... Hommes libres, je vous dirai leur gloire, leurs triomphes, et loin de verser des larmes sur leur tombe, nous en appro-

cherons avec un respect religieux ; nous la couronnerons de chêne, et nous y lirons nos devoirs.

Ne craignez pas, austères républicains, que j'abuse ici de votre confiance : non, non, je ne les louerai pas d'avoir fait hier ce que vous ferez demain ; ce serait outrager leur mémoire ; leurs ombres s'éleveraient contre moi, elles m'imposeraient silence. Eh ! que pourrais-je dire, lorsque la main du remords a buriné leur éloge sur le front de Louis le traître, quand leur mort a fait revivre la liberté, quand leur chûte glorieuse a ébranlé tous les trônes, quand les despotes tremblent, quand la France a tout senti ; quand la France est sauvée !

Laissons donc aux apôtres de l'erreur le soin de débiter avec une emphatique ignorance des mensonges payés ; laissons-les dire ce qu'auraint dû faire leurs méprisables héros : disons ce qu'ont fait ceux dont nous célébrons la mémoire : le langage de la vérité est court et simple.... *Ils firent leur devoir, ils moururent en défendant la patrie.*

Citoyens, la tâche de ces braves Marseillois, si dignes de leur origine républicaine, est remplie : la nôtre ne l'est pas encore... Je vais donc devenir auprès de vous l'interprète de leurs mânes ; je vais vous indiquer les sacrifices expiatoires qui peuvent les satisfaire ; je vais tirer du fond de leurs tombeaux les le-

çons qu'elles m'inspirent; et en cela nos frères nous serviront même après leur mort.

S'il est grand, s'il est utile à la république de s'opposer aux dangers que court à tout instant la liberté, de la défendre sans cesse, et de combattre tous les partis qui veulent l'anéantir. Rassurons-nous, citoyens, nos frères morts à l'affaire du 10 août nous ont laissé une ample moisson de couronnes civiques à mériter et à conquérir. Louis XVI et sa cour, Lafayette et son état-major, l'armée de traîtres qui infestait Paris, les hordes prussiennes et autrichiennes qui souillaient notre territoire; tout est anéanti, tout est vaincu... Graces immortelles t'en soient rendues, ô saint amour de la liberté! ô courage intrépide qui as sauvé la France!... Mais que cette victoire nous coûterait cher, s'il n'était un moyen infaillible de venger nos frères d'une manière digne d'eux et de nous. Avant de vous mettre sous les yeux cette vengeance qu'ils réclament, vengeance qu'exige la patrie, permettez-moi de rappeler ici cette nuit mémorable et féconde en prodiges! Nuit sacrée, témoin de nos sermens! nuit des mystères de la liberté! nuit desirée depuis si long-tems! messie des nations! nuit de la bonne nouvelle! nuit qui fut le chaos d'où sortit la lumière! O nuit! inspire-moi; que je puisse rendre tes merveilles! Depuis long-temps la cour

préparait ses poisons, aiguisait ses poignards et s'entourait d'une armée d'assassins aguerrie à toute espèce de crimes. Nos frères de Marseille, appelés près de nous par les dangers qui nous cernaient, étaient principalement dévoués au fer des brigands; relégués à une extrémité de Paris, abandonnés, isolés des patriotes francs qui devaient bientôt vaincre avec eux, ils semblaient destinés à être les premières victimes de la trahison. Déjà les conspirateurs y marquaient leur proie. Tout-à-coup cette section s'éveille, elle réclame ses frères de Marseille, sur les jours desquels elle tremble à chaque instant. Nous les amenons parmi nous, nous les pressons contre notre sein, et de ce moment nous osons nous promettre la victoire; enfin arrive cette nuit si terrible aux tyrans..... Ah! chers concitoyens, comment vous peindrai-je les alarmes de la patrie, les dispositions féroces de *Louis-Néron*, les soins horribles qu'il prend pour faire couler le sang français! Vous ferai-je entendre les sermens atroces, et dont frémit la nature, qu'il reçoit de la part des monstres qu'il arme contre nous! Vous peindrai-je la funeste division, les erreurs fatales qu'il entretient, qu'il fomente, qu'il applaudit parmi les citoyens armés de cette ville! Vous ferai-je entendre les imprécations, les cris de fureur des ennemis de la liberté! Vous montrerai-je le seul magistrat, ami du peuple, aux

prises avec les muets de cette cour parricide! Vous ferai-je les témoins de tous les préparatifs de mort contre les citoyens! Ici, des scélérats creusaient des abîmes; là, des massacreurs aiguisaient leurs armes meurtrières, les bourreaux préparaient leurs instrumens de supplice, et les ministres des crimes de la cour allaient marquant les maisons des citoyens qu'elle voulait immoler... Poursuis, crime-roi; poursuis, tigre couronné, tous ces préparatifs sont contre toi. L'ange exterminateur t'a marqué toi-même au front.... Mais détournons nos regards de cet atelier de forfaits. Une scène plus faite pour nos cœurs se passait au même instant dans cette enceinte. Ils étaient ici avec nous, ils attendaient l'heure, ils nous aidaient à nous armer, ils nous offraient leurs bras, leur courage; ils nous trouvaient dignes d'eux, nous ne faisions qu'un. Ils furent témoins, ces braves Marseillois, de notre intrépide résolution; ils virent le zèle de nos citoyens, en vain cherchèrent-ils à le régler. Chacun voulait du fer; c'était à qui obtiendrait la pique tyrannicide; tout s'armait. Les citoyens, de tout âge et de tout sexe, se disputant l'honneur de marcher les premiers; enfin, tous les citoyens de Paris et ceux des départemens présentaient un spectacle, hélas! trop tôt oublié. Vous en fûtes les témoins, vous morts illustres, vous dont j'évoque ici les mânes! Ah! sortez de vos tombeaux!

aidez-nous à confondre la calomnie! élevez-vous avec force contre ces intrigans qui souillent votre gloire, en vous supposant le plus bas de tous les vices, l'orgueil des lâches! confondez ceux qui osent publier que vous fûtes seuls des héros! Ah! vous le savez, vous que j'adjure! vous que je vois encore! vous que je presse encore contre mon sein palpitant! Vous le savez si nous avons tous rempli nos devoirs. Eh! comment oserions-nous parler de vous si nous étions, comme le prétendent les nouveaux ennemis de la patrie, des lâches assassins..... Appaisez-vous, mânes chéries. Ah! je trouble votre repos, en vous faisant entendre le cri de rallîment des traîtres, en vous faisant entendre les calomnies répétées contre vos bons amis, les compagnons de votre gloire. Ah! je laisse le soin à ces déclamateurs de souiller vos lauriers; moi, je ne veux que les multiplier, et proposer vos vertus pour modèle. Enfin, l'heure fatale sonne..., je l'entends encore, elle retentit jusqu'au fond de mon ame, cette cloche funèbre qui sonna les matines de la liberté, le jugement dernier des rois... Tout s'éveille, tout s'émeut; la mère timide et tremblante cherche son fils.... Il est déjà sous le harnois guerrier; en vain la jeune épouse veut-elle, à force de larmes, retenir son époux: le tocsin sonne, il sonne à coups redoublés, rien ne l'arrête, les gémissemens de la patrie

l'appellent, il s'arme, il court, il veut la sauver. Heureux, mille fois heureux si son courage n'est pas trompé par des chefs criminels....! Dieux! qu'ai-je entendu? Serment sacré de sauver la patrie, serez-vous prêté en vain! Vous le reçutes, ce serment sublime, voutes de cet édifice! La voix des héros que nous célébrons fut répétée par tous vos échos. Murs à jamais mémorables, murs teints de leur sang, voutes sépulcrales qui recueillites leurs restes précieux, vous attesterez à la postérité s'ils surent garder la foi de leurs sermens! Je le vois, ce sang respectable, il fume encore! En vain nos épouses gémissantes ont-elles voulu l'effacer avec leurs larmes. Il est encore là; mais il y est pour nous servir de leçon, et ranimer notre courage. Soldats de la patrie! écoutez. Quand on voudra vous forcer à quelque entreprise hasardeuse et cachée, venez ici, le livre est ouvert; venez, nous vous montrerons ce sang, et vous y lirez vos devoirs.

Je m'égare, citoyens, le sentiment de nos dangers actuels m'écarte de mon sujet, j'y reviens.

Le jour paraît, et avec lui renaissent les inquiétudes et les allarmes. Tous nos citoyens étaient déjà en présence de l'ennemi; en vain cherchions-nous à combiner notre attaque, ce n'était plus nous qui étions les assaillans; il n'était plus temps de délibérer, il fallait se défendre.....

O heureuse trahison ! lâches assassins ! qui nous attirâtes sous vos bouches à feu pour nous immoler plus sûrement. Votre crime fut le signal de votre défaite, et le précurseur de notre gloire. Cependant, citoyens, que de frères, que d'amis ne périrent pas victimes de cette abominable manœuvre ! Trois fois nous fûmes repoussés avec perte, trois fois nous revinmes au combat, et trois fois les armes de nos frères, fédérés des quatre-vingt-trois départemens, repoussèrent l'ennemi avec avantage ; mais bientôt une poignée d'hommes s'avance, c'était le bataillon de Marseille, les fédérés du Finistère, l'élite des citoyens de Paris. Dieux ! on ne les reconnaît plus ; la poussière, la sueur, le sang, la soif et la fatigue ont défiguré tous leurs traits. On ne les reconnaît qu'à la vigueur de leurs coups, à l'activité de leur courage : tout plie, tout cède sous leurs efforts ; la mort a remis entre leurs mains ses droits et son arme terrible. Les colonnes ennemies sont enfoncées, le carreau est jonché de cadavres, le palais du tyran est forcé, le sang de ses jannissaires l'inonde....... Victoire, citoyens ! victoire ! La patrie est sauvée...... Oh ! avec quelle inquiétude nous nous cherchions alors, avec quelle émotion nous nous serrions dans nos bras les uns, les autres. Momens délicieux ! soyez toujours présens à notre mémoire. Fraternité sainte, soyez toujours le lien de

la grande famille des Français ! Mais un autre sentiment devait succéder à ces tressaillemens de la nature et de l'amitié... Nous devions recueillir les restes précieux de nos frères morts ; et pour prix de notre glorieuse fatigue, on nous accorda la douloureuse satisfaction de les ensevelir et de faire leurs obsèques. Elles furent dignes d'eux et de nous. Si quelques larmes coulèrent sur leur tombe, elles furent bientôt taries par le sentiment de leur gloire, et leur pompe funèbre fut une véritable pompe triomphale. Les chants de victoire, les hymnes de la liberté firent retentir cet édifice, et ceux des Marseillois qui avaient à pleurer la mort d'un parent, d'un frère, d'un ami, s'apperçurent qu'il leur en restait beaucoup d'autres. Chacun jura d'imiter l'exemple de ces illustres morts; nous l'avons constamment suivi; mais, hélas! aujourd'hui quel génie infernal s'acharne à troubler notre union et notre repos ! Quoi ! à peine avons-nons vaincu un ennemi, qu'il nous en reste de nouveaux à combattre. Français, je vous l'ai promis au commencement de ce discours, je vais vous faire entendre les leçons sublimes de l'expérience, les leçons que nous donnent du fond de leur tombeau les ombres amies dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire.

S'il était dans cette enceinte quelques faibles qui craignissent le langage de la vérité, qu'ils sortent, ils ne sont pas

faits pour la nourriture des forts; s'il y avait des adorateurs d'hommes, qu'ils sortent de même; ici aucune idole n'est respectée; on n'y voit que la liberté, la patrie! Si enfin des hommes à passions croyaient trouver dans ce que je vais dire un aliment à leurs haines, à leurs préventions, qu'ils sachent que l'homme droit ne s'élève que contre les erreurs, les préjugés et les crimes, mais non contre les personnes. La flamme qui brille dans ses discours brûle moins qu'elle n'éclaire; et s'il attaque les factions, ce n'est pas avec l'épée, mais avec la vérité, avec la justice éternelle.

Amis, par quelle fatalité, après avoir abattu tous les partis qui se disputaient l'honneur de nous recharger de nos anciens fers; après avoir anéanti tous leurs projets nationicides; après avoir étouffé toutes les divisions qui neutralisaient notre force; par quelle fatalité, dis-je, voyons-nous renaître de nouvelles factions, de nouvelles divisions? A peine la république est-elle établie que, loin d'en ressentir les premiers avantages, on nous livre à des agitations sourdes, à des mouvemens rétrogrades qui peuvent nous faire perdre tous les fruits de notre victoire. Que signifient tous ces pourparler, ces confidences perfides, ces assemblées nocturnes, cette ardeur à s'emparer de l'esprit de nos frères nouvellement arrivés des départemens? A quoi tendent

ces clameurs sanguinaires, ces cris de mort contre tels et tels citoyens, et ces éloges outrés de tels et tels autres? Pourquoi ces défiances réciproques, ce système de calomnie, cette lutte ouverte contre les fondateurs de la république, cette exagération atroce des évènemens d'une journée malheureuse, cette opiniâtreté à la rappeller continuellement à notre mémoire? Amis, à ces traits reconnaissez l'ouvrage des passions, celui de l'ambition sur-tout. L'ambition qui rapporte tout à elle-même, qui méprise tout ce qui n'est pas elle, et trouve tous moyens bons, même le crime, pour parvenir à ses fins. Ah! citoyens, soyons toujours en garde contre cette passion funeste; c'est elle qui a changé la face des empires, bouleversé les républiques, et chargé le genre humain des fers avilissans. *César* prend les armes pour les intérêts du peuple qui lui donne le commandement des armées; mais bientôt n'écoutant que sa haîne contre Pompée, il veut devenir plus puissant, afin de mieux l'accabler; il oublie sa patrie, ses devoirs, et finit par tourner ses arme contre ceux-là même qui l'avaient armée. *Sylla*, défenseur du sénat; *Marius*, l'avocat du peuple, ne sont pas plutôt promus aux honneurs de la république, qu'ils la déchirent et l'assassinent. *Pisistrates*, à Athènes; *Agathocles*, en Sicile; *Saderino* et *Côme de Médicis*, à Florence;

Castruccio, à Luques; la famille d'*Orange*, chez les Bataves; *Cromwel*, en Angleterre, et plus proche de nous *Lafayette* et l'assemblée constituante elle-même, qui, à force de faveur, était parvenue au point de reviser notre constitution à l'ombre du drapeau rouge, et pendant les massacres du Champ de Mars. Voilà, citoyens, des exemples terribles qui doivent nous mettre en garde contre les passions de ceux qui gouvernent, et nous tenir toujours prêts à anéantir l'ambition, la perte des républiques. Citoyens, prenez-y garde; quiconque parvient à faire partager ses passions au grand nombre est bientôt un tyran; c'est alors qu'il maîtrise l'esprit public, et qu'il force les citoyens, sans qu'ils s'en apperçoivent, à servir la tyrannie de leurs propres forces, tout en croyant les mettre en usage contre elle.

Défions-nous donc de ces peintres trop habiles pour n'être pas des traîtres, eux qui savent diriger leurs pinceaux, et varier leurs couleurs, selon que les esprits leur paraissent changer d'assiette, et que le point d'observation varie. Ces peintres, si vous les laissez faire, vous peindront aujourd'hui le crime sous les dehors de la vertu; demain, la vertu sous ceux du crime, suivant qu'ils y trouveront leur intérêt; et la multitude, trompée, croira suivre la vérité, tandis qu'elle ne suivra que le fanal trompeur des passions qui,

loin d'éclairer sa carrière, la conduira dans le précipice de la désorganisation sociale. Ah! nos chers concitoyens, ne prenons jamais de pareils guides : suivons notre conscience, et n'écoutons qu'elle. Ne nous accoutumons pas à voir par les yeux d'autrui, tandis que la nature nous en a donné à nous-mêmes. Craignons toujours, nous qui ne voulons servir que la patrie, de devenir l'instrument aveugle d'un parti quelconque. Les lieutenans *d'Auguste*, qui battirent *Sextus Pompée*, crurent servir Rome, et ne servirent qu'Auguste. Agrippa, qui soumit le monde, crut le soumettre pour Rome, et ne le soumit que pour Auguste. N'oublions jamais ces grands exemples que je ne saurais trop répéter : citoyens, craignons de servir les hommes tout en croyant servir la patrie. Loin de nous toute espèce d'homolatrie; ne partageons les passions de personne, mais occupons-nous à fondre toutes les nôtres en une seule : celle de l'amour du bien public. Eh! que nous importent toutes ces querelles personnelles ? Ne dirait-on pas, à entendre ces orateurs haineux, que le salut de la France est attaché à l'existence ou à la perte de tel ou tel individu ? Ne dirait-on pas que, hors l'étroite enceinte de leur société, tout est crime et forfait sur la terre ? Hommes vains, hommes petits, rampans ou superbes, selon l'occasion, allez sous le chaume de nos vil-

lages! montez dans ces galetas qui recèlent la vertueuse indigence; et si vous êtes dignes de sentir encore tout le prix de la véritable vertu; si vos cœurs ne sont pas de marbre, hâtez-vous de les ouvrir au remords; c'est la vertu des coupables. Ne croyez pas nous en imposer long-temps; vous êtes déjà jugés. Croyez-vous que nous prenions pour du patiotisme la fièvre chaude de vos passions? Croyez-vous mériter notre estime quand vous arrêtez, par vos vociférations indécentes, la marche de la convention nationale; quand, lorsqu'elle est prête à poser les bases d'un pacte social, qui doit faire le bonheur du monde, vous étouffez son activité bienfaisante, et vous efforcez de lui faire partager vos viles passions. Croyez-vous que le peuple français ait convoqué ses représentans pour vous, pour entendre et juger vos disputes.... Ecoutez, voici l'oracle de ce peuple français, qui, long-temps dupe des charlatans politiques, pense et juge maintenant par lui-même. Ecoutez, voici sa sentence irrévocable: *Ou des couronnes civiques, ou l'opprobre éternel.* Quant à nous, citoyens, nous les témoins de ces scènes scandaleuses, abandonnons à l'opinion, abandonnons à eux-mêmes ces hommes qui ne se nourrissent que de fiel; l'opinion en fera justice, et leur conscience les punira. La haine est un serpent qui ronge le cœur, qui l'enfante. Nous sommes

Français; ne voyons que la France; et sans prendre parti, ni pour Antoine, ni pour Lépide, ne servons que la république, ne voyons qu'elle, et jamais qu'elle, et toujours elle. Tous les hommes passeront; mais les principes ne passeront pas. Restons donc à jamais cramponnés aux principes; qu'aucune adulation, qu'aucune menace, qu'aucune puissance, ne puissent nous en distraire. Tranquilles et froids spectateurs des divisions, des agitations, des méchans, restons unis; et lorsqu'ils verront qu'ils seront seuls de leur parti, ou bien ils imiteront les hypocrites intéressés, qui ne sont jamais plus dévots que lorsqu'on les regarde, et qui cessent leurs grimaces quand on ne les regarde plus; ou bien ils finiront par s'entre-détruire eux-mêmes, et la patrie gagnera à leur chûte.

O nos chers concitoyens! si nous pouvons parvenir à ce point de stoïcité républicaine, c'est alors que le sang de nos frères morts à la journée du 10 août n'aura pas coulé en vain, c'est alors que nous pourrons braver tous les complots, tous les projets des traîtres. Entendez-les, ces généreuses victimes de la liberté; entendez-les qui vous crient du fond de leurs tombeaux: Restez unis, restez frères, ou vous deviendrez la proie du premier scélérat qui sera parvenu à vous diviser. Laissez les hommes pour ce qu'ils sont, et ne voyez que la patrie. Si ces hommes

sont criminels, la loi existe, elle les punira : s'ils sont vertueux, tant mieux pour eux ; la patrie est assez reconnaissante, et ils portent d'avance dans leur cœur la récompense de leurs bonnes actions.

Frères ! amis ! ô vous tous qui, des différens points de la France, venez vous réunir à nous ; prenez-y garde ! On veut nous diviser, parce que l'on veut nous asservir. Déjouons les projets des traîtres ; que des Vosges à la Neustrie, des Ardennes aux Pyrénées, des Alpes au Finistère, on ne voie plus qu'une seule famille, n'ayant qu'une même volonté, ne faisant, pour ainsi dire, qu'une seule personne. *France et liberté, fraternité, égalité* ; voilà les mots d'ordre de tous les jours, de tous les siècles. Et vous ennemis de la tranquillité publique, vils esclaves de vos passions, qui osez nous parler de liberté, écoutez les imprécations des hommes libres, je suis leur écho, leur porte-voix. " Puissiez-vous avoir honte de vous-„ mêmes, vous délivrer de ces sensations „ pénibles qui vous tourmentent et nous „ affligent ! Puissiez-vous recouvrer votre „ raison, jouir du calme et de la paix de „ l'ame, ne souffrir dans votre intérieur „ que les tendres émotions du sentiment „ pur de la fraternité ! Puisse votre cœur, „ pétrifié par la haine et l'ambition fa-„ rouche, s'amolir à la douce rosée de „ l'amitié. „ Venez nous voir dans nos fêtes, venez goûter avec nous les délices

de la concorde, nous vous apprendrons à être heureux.

O mânes de nos frères! pardon si, près de votre demeure paisible, j'ai parlé des passions turbulentes! pardon! Mais il fallait paralyser la main des méchans, étouffer les germes de division semés parmi nous par des mains perfides. Oh! rassurez-vous, mânes chéries, votre tombe n'est environnée que d'amis : aucun de nous ne conserve dans son ame le moindre soupçon, la moindre défiance. Nos embrassemens, nos étreintes fraternelles, voilà l'hécatombe que nous vous préparons. Oui, citoyens; oui, restons à jamais unis, et les projets homicides, et les passions sanguinaires, et les trahisons de tout genre, de toute espèce tombent dans l'ombre du néant; voilà la vengeance que nos frères morts réclament aujourd'hui par ma voix, voilà la vengeance qu'exige la patrie, et dont je vous parlais tout-à-l'heure.... Oui, nos chers amis; oui, je le répète, soyons unis, nous serons libres et forts; n'agissons qu'en commun, et nous triompherons toujours; mais que notre pensée soit en continuelle insurrection contre la tyrannie, mais que nous ayons toujours l'œil ouvert sur ceux qui gouvernent, mais que la moindre atteinte portée à notre liberté nous éveille tous ensemble, et jamais séparément, tous ensemble, et je maintiens la mort de nos frères vengée, et la patrie en sureté.

Ils sont entrés dans le sein maternel de la terre, ceux dont nous couronnons aujourd'hui la tombe. O nature ! que ne puis-je ici dérouler le volume immense de tes sublimes mystères! Que ne puis-je voir encore moi-même produire, aux embrassemens de leurs amis, ces hommes chéris! ces hommes qui périrent en défendant tes droits! Que ne puis-je au moins, témoin de leur bonheur, témoin de tes ineffables récompenses, saisi d'une heureuse inspiration, les dire, les peindre à nos concitoyens! Mais, quel homme a jamais vu l'enchaînement immortel des êtres, s'affaiblissant par gradation, depuis la perfection finie jusqu'à l'éternelle, l'infinie réproduction.... O nature! ô mère! reçois en ce moment le tribut d'hommages que je te dois. Non, non, je ne puis me taire sur tes louanges! Ah! si je gardais le silence, tes ouvrages, les moins animés, s'uniraient pour t'adresser un concert d'actions de graces. Du fond des antres inhabités, du sein des mers les plus profondes, tout me reprocherait mon indifférence pour la mère commune, et ferait retentir tes louanges jusqu'au sein de l'immuable éternité.... Oui, mère! oui, nature! oui, tu m'inspires, tu me ravis, tu parles à toutes mes facultés! Oui, tu me le dis, nos frères vivent, ils sont heureux! je les vois, je les sens; et les doux tressaillemens de mon cœur me donnent une légère idée du

bonheur dont ils jouissent dans ton sein. Eh! comment ne seraient-ils pas heureux! Ils obéirent aux loix, ils travaillèrent à la félicité de leurs semblables, *ils firent leur devoir*; enfin, *ils moururent en défendant la patrie.*

Terre libre! terre natale, prépare tes plus douces odeurs, réchauffe dans ton sein le germe des fleurs nouvelles, afin qu'au retour des zéphirs, nous puissions en joncher la tombe de nos frères; mais en attendant cette heureuse époque, amis, formons des chœurs; c'est par des chants d'allégresse qu'on célèbre la mémoire des défenseurs de la patrie. Entonnons des hymnes sacrées de la liberté; jurons-nous un éternel amour, une éternelle union; fixons, avec l'œil de l'émulation, les apprêts solemnels, ces couronnes civiques, enfin ces inscriptions que grava la main des hommes libres; éloges simples qui parviendront aux générations futures; et disons-nous, avec le desir sincère de les imiter : *Ils firent leur devoir, ils moururent en défendant la patrie.*

Le Citoyen MOMORO, Président de la Section, et de la Cérémonie Républicaine, aux Citoyens.

CITOYENS,

Quelques instans après l'époque mémorable de la journée du 10, nous avons, dans cette enceinte, répandu des fleurs sur la tombe des braves citoyens, des généreux Marseillois, morts glorieusement en brisant le trône de la tyrannie: là étaient les corps expirans de ces courageux citoyens; ici se trouvaient les frères d'armes de ces illustes défenseurs de la liberté et de l'égalité; ici les citoyens, appelés de toutes parts, sont venus partager l'expression de notre douleur; ils ont juré de venger la mort de leurs concitoyens, et de poursuivre les tyrans et la tyrannie jusques dans leurs derniers retranchemens.

Ce serment solemnel a été prêté dans cette enceinte par l'assemblée nationale, qui nous avait envoyé une députation, par le maire de Paris, (*Pétion*) par nous, par tous les citoyens.

Quoiqu'un morne silence regnât alors dans cette assemblée; quoique le sentiment de la douleur fût peint sur tous les visages, néanmoins un sentiment plus grand, plus élevé, l'amour de la patrie,

le bonheur d'avoir délivré la France de ses tyrans, régnait aussi dans tous les cœurs; il les agrandissait en leur donnant cette énergie républicaine, qui éleva l'ame de Brutus au-dessus des sentimens de la nature pour le bonheur de son pays.

Aujourd'hui, citoyens, d'autres temps, d'autres mœurs, d'autres circonstances, d'autres mesures.

Nous trahirions le serment sacré que nous avons fait de venger nos frères, si, après avoir créé la république, en brisant le sceptre des rois, nous devenions les instrumens de quelques factions qui voudraient nous déchirer pour nous dominer ensuite.

Jurons à l'instant de ne servir aucune faction, et que notre main se dessèche sur cette tombe, si notre cœur trahit ce serment.

Jurons de servir la république, d'obéir aux loix de la république, de respecter les personnes et les propriétés, de ne jamais y attenter, et de mourir en les défendant.

Que les citoyennes et nos jeunes citoyens se réunissent à nous: jurez, espoir de la patrie, jurez de soutenir jusqu'au dernier soupir les intérêts de la république. Nous vous avons affranchis de la servitude: connaissez votre dignité; sachez la respecter, comme nous saurons la soutenir.

Vous tous, citoyens, appelés à cette cérémonie républicaine, n'oubliez jamais que les hommes libres n'appartiennent qu'à leur patrie; les braves gens que nous rappelons à notre souvenir en sont un exemple frappant. Imitons leur généreux dévouement, à quelque poste que la république nous appelle. C'est ainsi qu'on sert son pays.

F I N.

A Paris. De l'Imprimerie de C.-J. GELÉ, Imprimeur de la Gendarmerie Nationale, *rue de la Harpe*, n°. 173.